

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficiência visuelle et le studio
typographies.fr

LA SORCIÈRE
SUR LA FALAISE

De la même autrice chez À vue d'œil,
éditions en grands caractères :

La Chanson de Julien
Ce que disent les hirondelles
Celui qui vient avec l'orage

CATHERINE BOISSEL

LA SORCIÈRE SUR LA FALAISE

Roman



© Les Presses de la Cité, 2026.

© À vue d'œil, 2026,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0883-8

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

*À la mémoire de ma mère,
qui aimait les côtes sauvages*

Les personnages de cette histoire sont imaginaires. Toute ressemblance avec des personnes existant ou ayant existé serait involontaire et pure coïncidence. De même, le village de Crauham appartient à la fiction, au contraire des autres lieux et sites présents dans le roman.

*L'apaisement de la mer était inexpri-
mable.*

*Elle avait un murmure de nourrice
près de son enfant.*

Victor Hugo,
Les Travailleurs de la mer

PROLOGUE

« [...] le navire tremble, – ô Dieu ! – il se dérobe, – il sombre ! »

Edgar Allan Poe,
*Manuscrit trouvé
dans une bouteille*

1867

Au large des côtes du Calvados

C'était un brave bateau que *La Destinée*. De caractère facile, résistante, vaillante dans la tempête. « Pas compliquée pour deux sous. Et belle, avec ça ! » aimait à répéter son capitaine à qui voulait l'entendre. Aussi fine et blanche que l'oiseau dont elle copiait les formes élégantes, la goélette de quatre-vingt-dix tonneaux assurait avec une régularité de métronome le transport de marchandises entre Le Havre et Isigny.

Ce jour de mars, toutes voiles dehors, la cale remplie de bois du Nord et de charbon de Pologne, *La Destinée* fendait les flots, poussée par un bon petit vent arrière. Après avoir relâché deux jours à Isigny, elle referait voile en direction du Havre avec sa cargaison de beurre salé, de chènevis et d'huile de colza. En dépit des grandes marées d'équinoxe toutes proches, la mer somnolait, murmurant contre la coque du navire. Une escouade de mouettes rieuses accompagnait le sillon d'écume que la quille abandonnait derrière elle. L'azur du ciel teintait l'eau de diverses nuances de bleu, de l'outremer des profondeurs au turquoise de la surface ; les vagues scintillaient sous le soleil éclatant. À bâbord, on apercevait au loin les falaises ocre de la côte, qui s'ouvraient parfois sur des plages de sable jaune.

La Destinée folâtrait, insouciant, heureuse du temps clair et de la tiédeur printanière. Toujours selon le capitaine Vigouroux, elle était bien mal arrangée avec ce nom inquiétant, qui donnait des frissons à certains passagers. « Elle aurait dû s'appeler

L'Espérance, ou L'Intrépide. Mais à cause d'un caprice de l'armateur, voilà... » Et sans terminer sa phrase, avec un soupir il haussait des épaules fatalistes, désolé pour son bateau au nom si lourd à porter, qui n'avait pas mérité un tel fardeau.

On dépassa le clocher de Bernières qui, comme plusieurs de ses semblables le long du rivage du Calvados, servait d'amer aux marins voguant au large. Les passagers se promenaient sur le pont, respirant l'air iodé à pleins poumons ; appuyés au plat-bord, le capitaine et son second tiraient sur leur pipe. Le matelot au gouvernail rêvassait avec la routine de l'habitude ; avec nonchalance, le reste de l'équipage vaquait à ses occupations.

— Regarde ce qui nous arrive, dit tout à coup le bosco.

Le capitaine suivit des yeux la direction que lui indiquait son subordonné. De légers cumulus d'apparence inoffensive montaient à l'ouest. Dispersés un moment auparavant, ils se rassemblaient peu à peu, à chaque instant plus nombreux.

– On risque de se prendre un grain. Le vent ne va pas tarder à tourner, acquiesça placidement le capitaine. Je descends deux minutes dans ma cabine.

Il en avait vu assez dans sa longue carrière – et *La Destinée* aussi – pour ne pas se laisser impressionner. Lorsqu’il remonta sur le pont, son visage demeurait impavide.

– Le baromètre a dégringolé sans prévenir.

– Vois le ciel. J’aime vraiment pas ça, Alphonse ! renchérit le second, qui ne possédait ni l’expérience ni le flegme de son aîné.

Au couchant les nuages se multipliaient, grossissaient, envahissaient le ciel. Les minuscules cumulus de tout à l’heure s’étiraient en mufles gigantesques, se dilataient en panses titanesques ; telle l’haleine de ces monstres, des traînées blanches effilochées fuyaient au zénith. Malgré tout il persistait une impression de beau temps ; complice involontaire, le soleil encore haut résistait. Le capitaine plissa le nez.

– T’as raison, on dirait bien qu’on va essuyer un sacré coup de chien... Bah, ce ne

sera ni le premier ni le dernier. Pas vrai, ma fille ? s'exclama-t-il en caressant le plat-bord de *La Destinée*.

Puis, devant la mine déconfite du second :

– Allez, quoi ! Une mer calme n'a jamais fait un bon marin, mon gars !

– On aperçoit l'amer de Saint-Côme-de-Fresné. Tu connais le dicton : « Quand tu vois le blanc moutier, prends garde au rocher. »

– Balivernes ! rigola le capitaine.

Le vent était tombé. Le capitaine Vigouroux lui-même ne s'y attendait pas si vite. *La Destinée* courait sur son erre, encore joyeuse, jusqu'à ce qu'une violente rafale surgie par traîtrise la prenne de travers. La goélette pencha, se rebiffa, se redressa. Plus de peur que de mal. Le norouët forçit, la mer se rida, se hérissa d'écume, devint houleuse. Tout cela en si peu de temps qu'un frisson de terreur vous parcourait l'échine. Sûr de lui et de son bateau, le capitaine ordonna aux passagers de rentrer à l'abri et fit mettre à la cape.

– Paré à virer ? lança-t-il au pilote d'une

voix ferme qui dominait les sifflements du vent.

– Paré, capitaine !

Tandis que les focs se retrouvaient du côté du vent, plusieurs marins choquaient les voiles du grand mât ; le pilote tournait le gouvernail à l'opposé. Docile, *La Destinée* obéit et recouvra son équilibre. Elle avait maintenant le vent à tribord ; sans l'adresse de son équipage et la vigilance de son capitaine, qui surveillait de près la manœuvre, les rafales l'eussent poussée tout droit sur les écueils. La goélette quasi immobile dérivait, mais lentement et sans péril.

Le ciel se couvrit. Le soleil se voila avant de disparaître. Une nuée – une masse informe dévorante – avala les cumulus aux gueules menaçantes. Cette nuée n'était pas grise, elle était noire. On aurait dit que la nuit tombait, une nuit sinistre soulignée à l'horizon d'une bande jaune soufre qui donnait au ciel des relents d'Enfer.

Les oiseaux avaient disparu. Dans l'obscu-

rité et les rugissements du vent, c'était peut-être le plus effrayant, ce ciel vide.

Bientôt le roulis augmenta. Le vent grossit. La nuée noire creva, déversant des trombes d'eau. La mer roula, se souleva, écuma de rage ; ses vagues furieuses se dressèrent. Le mauvais temps devint tempête, la tempête ouragan. *La Destinée* faisait ce qu'elle pouvait. Assaillie par les coups de boutoir de la tourmente, elle commençait à fatiguer. Elle tressaillait, frémissait, vibrait, se cabrait, grinçait de toutes ses huisseries. Les marins, trempés sous leurs surcoûts, s'accrochaient aux mâts pour ne pas passer par-dessus bord. Le capitaine avait pris la barre. Il dit au bosco :

— Ça secoue trop. On va relâcher à Port-en-Bessin.

Le second ne répondit rien. Chacun à bord savait qu'en trente années de carrière le capitaine Vigouroux n'avait jamais perdu un navire. À travers le rideau de pluie, on ne distinguait plus la côte. L'horizon n'existait plus.